



2007044349

LA VÉRITÉ

SUR LA

TRAGÉDIE D'EKATERINBOURG

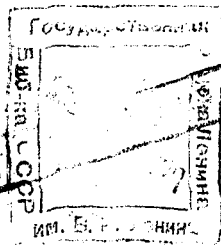
РОССИЙСКАЯ
ГОСУДАРСТВЕННАЯ
БИБЛИОТЕКА

н 13779-01

X

I

LES FAITS



R/6 8150

Onze années se sont écoulées depuis la nuit historique du 16 au 17 juillet 1918, au cours de laquelle, — à l'est de la Russie, à la frontière qui, par l'Oural, sépare l'Europe de l'Asie, dans la ville peu connue d'Ekaterinbourg, dans les caves de la maison « à destination spéciale », qui appartenait à l'ingénieur Ipatieff, — fut anéantie la famille entière de l'empereur Nicolas II, avec tous les serviteurs qui avaient jusqu'à l'heure suprême partagé avec lui son sort cruel.

A une autre époque, dans d'autres conditions d'existence des peuples, le monde entier aurait su les détails les plus insignifiants de ce drame. Tout homme civilisé saurait exactement comment il s'est produit, qui en est matériellement et moralement responsable, et pourquoi la tempête révolutionnaire russe l'a rendu inévitable.

La réalité est tout autre. La tragédie d'Ekaterinbourg est mal connue. On sait, d'une manière générale, que l'empereur de Russie Nicolas Alexandrovitch qui, un an auparavant, avait été forcé d'abdiquer, sous la poussée de la révolution et pour épargner à sa patrie les horreurs de la guerre civile, fut assas-

siné en même temps que l'Impératrice, le Grand-Duc héritier et toutes ses filles. Ni les détails du crime, ni l'analyse objective des facteurs qui en ont préparé l'exécution, n'ont encore été l'objet d'une étude sérieuse. Des épisodes sans suite, des on-dit, des informations de rencontre, dont l'invraisemblance sauterait aux yeux si l'on connaissait, fût-ce de la manière la plus superficielle, les circonstances essentielles du drame, — c'est à peu près tout ce qu'on trouve dans la presse sur le martyr de la famille impériale russe.

Est-ce qu'on manque des éléments nécessaires pour le reconstituer à l'aide de données certaines? Tout au contraire, nous sommes en possession de documents dont on ne saurait suspecter l'authenticité, la certitude et la bonne foi. Il n'y a qu'à les étudier impartialement et à tirer les conclusions qui s'imposent. Alors la vérité éclatera, la tragédie apparaîtra dans sa réalité atroce; on connaîtra, sans erreur possible, les causes et les responsabilités.

C'est pour essayer d'accomplir cette tâche que j'ai écrit la présente étude.

Pour reconstituer la tragédie d'Ekaterinbourg, je me servirai presque exclusivement d'informations recueillies en dehors de moi, et je n'y ajouterai que très rarement mes renseignements particuliers : ainsi on ne pourra m'accuser de travestir les faits ou de les présenter sous un jour tendancieux.

Toutefois, je crois devoir rappeler au préalable certaines circonstances qui me sont personnelles.

1° — Dans la nuit du 30 juin au 1^{er} juillet 1918, je fus arrêté et transporté dans la rue Gorohovaya, à l'ancienne Préfecture de Pétrograd, où se trouvait à cette époque la fameuse « Commission extraordinaire d'enquête pour la lutte avec la contre-révolution et la spéculation », connue sous le nom abrégé de « Tchéka ».

La cellule où je fus conduit était la cellule commune n° 96, où se trouvaient déjà réunies soixante personnes, — mélange extraordinaire des catégories les plus hétéroclites : soldats de l'armée rouge arrêtés pour crimes variés, matelots suspectés de pillages effectués sans ordres émanant de leurs chefs, paysans détenus pour vente illicite de produits alimentaires, ouvriers dénoncés par leurs camarades communistes, anciens

grands dignitaires d'État, officiers supérieurs, etc. Le soir seulement, je pus trouver asile dans une des deux petites cellules de moindres dimensions, assignées aux détenus « politiques », — où le général Verkhovsky, le dernier ministre de la Guerre du Gouvernement provisoire et actuellement une des autorités militaires soviétiques, transporté de Gorohovaya à la prison de Kresty, me céda son grabat.

Pendant toute une semaine, je n'ai vu aucun représentant des autorités en dehors de l'adjoint du commandant de la Tchéka, Kousmine, qui nous rendait souvent visite vers le soir et nous communiquait différentes nouvelles du jour. Il était le plus souvent entre deux vins, mais n'était pas grossier avec nous et ne s'appliquait pas à rendre plus dures encore les conditions humiliantes où nous étions réduits.

J'appris par Kousmine que je serais interrogé par le président même de la Tchéka, Ouritzky. Kousmine ne m'en félicita pas et me prévint que je ne devais espérer rien de bon de cet interrogatoire. Le même Kousmine me dit qu'Ouritzky était parti le 2 juillet pour Moscou afin d'assister au « Congrès des Présidents des Tchéka » et qu'il ne devait pas rentrer avant samedi ou même dimanche.

La semaine se passa dans l'énervement de l'attente. Nous avions pour seule distraction les récits que Kousmine nous faisait, parfois jusqu'à une heure avancée de la nuit, sur les incidents de la vie de la prison et même sur quelques-uns des événements du dehors, — que nous connaissions d'ailleurs par les journaux qu'à cette époque il nous était encore permis de nous procurer par l'intermédiaire de la chancellerie de la Tchéka.

Le samedi soir, 6 juillet, nous apprîmes que le bâtiment du Corps des pages, qui abritait une partie de la garnison de Pétrograd non ralliée encore à l'armée rouge, avait été pris d'assaut et, tard dans la nuit, courut le bruit de l'assassinat à Moscou de l'ambassadeur d'Allemagne, le comte de Mirbach.

En nous communiquant ce bruit, Kousmine ajouta qu'on attendait pour le lendemain matin l'entrée à Pétrograd des troupes allemandes cantonnées à Pskoff, qu'alors la garde de la prison abandonnerait ses postes et se retirerait. Il nous conseillait de suivre son exemple et de nous cacher en ville, sans attendre que la foule fit irruption dans nos cellules pour nous massacrer.